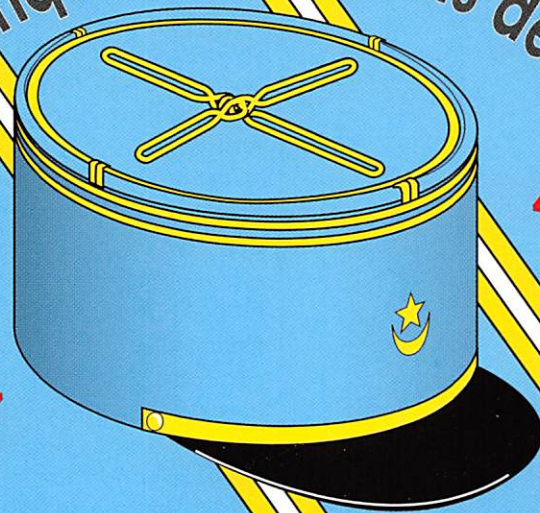
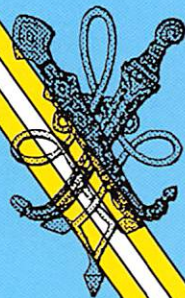


les
SAS

Bulletin historique des Anciens des



Affaires Algériennes et Sahariennes



N° 31 - Avril 2009



7 rue Pierre Girard 75019 PARIS
Tél & fax : 01 42 45 44 16 - e-mail : aff.alg@wanadoo.fr
ASSOCIATION DES ANCIENS DES AFFAIRES ALGÉRIENNES ET SAHARIENNES
Affiliée à la Fédération André Maginot - Groupement n° 247

**Conseil de l'Association
au 06 mars 2009**

Vice-Présidents d'Honneur :

*Pierre CHARIÉ-MARSAINE
André WORMSER*

Membre d'Honneur :

Jean-José ARCHIMBAUD

Président :

Daniel ABOLIVIER

Vice-Président :

Général Jean-Pierre VIEILLARD

Trésorier :

Jessé BAYLE

Membres :

*Gilles DURTELLE de SAINT SAUVEUR
Stanislas GALL
Jacques LÉVÈQUE
Jacques NARDIN
Philippe AUBERT*

Les statuts de l'Association sont disponibles à notre siège sur simple demande.

**Sommaire N°30
Avril 2009**

- Lettre d'information CDHA..... p.3
- Le Mot du Président p.3
- Souvenirs d'Algérie (suite)
par Cdt E. de Montalembert..... p.4-5-6
- Colloque à Paris - Octobre 2008
Association Harkis et Droits de
l'Hommet..... p.5
- Vie Quotidienne au Sahara
par Paul Giscard..... p.7-8
- Décès de Gérard d'Ortho p.9
- Extrait du discours de
Nafissa Di-Cara..... p.10-11
- Lettre de Mme Béraud p.12-13
- L'Esprit des S.A.S.
par Cdt P. Charrié-Marsaines... p.14-15-16
- Témoignages p.16-17
- Hommage au S-Lt J. Villaret... p.18-19-20
- Article du Figaro par H. deSt Marc ... p.21
- Les Brèves..... p.22-23

LA LETTRE D'INFORMATION
DU CDHA



Centre de Documentation Historique sur l'Algérie
Association loi de 1901, reconnue d'Utilité Publique

Édito : Feu Mémorial...

Le projet avait plus de trente ans : Marseille devait abriter l'institution construite pour rendre hommage à l'histoire de la France en Algérie. Chefs de gouvernement, ministres, maires de la ville, élus locaux et nationaux se sont succédé pour instruire ce projet.

Frappé par un mal pernicieux, il vécut plusieurs vies, changeant à plusieurs reprises de lieu d'implantation, évoluant régulièrement dans son appellation et son contenu, victime d'une instabilité qui finira par l'achever. Du Fort St Jean, dans sa préfiguration initiale, - lieu mythique à l'entrée du Vieux Port - , en passant par le bord de l'autoroute du littoral, à hauteur de l'Estaque ensuite, pour s'envisager dans le centre EuroMéditerranée et enfin se prévoir aux abords de la Foire de la Ville , les sites d'accueil ne manquèrent pas.

Son nom : Musée, Fondation, Mémorial de la France en Algérie, puis de l'œuvre française en Algérie, puis de la France d'outre-mer ou en outre-Mer.

Quant à son contenu, il fit l'objet d'innombrables débats ponctués de polémiques et déchirements dont furent témoins les structures chargées de l'orienter.

La dernière mouture paraissait bien engagée, même si son orientation "historienne" nous gênait fort : terrain acquis, permis de construire déposé, architecte choisi, budget voté...

Mais cette maladie rare a fini par avoir raison du projet : il vient d'être abandonné, sans déclaration ni explication aucunes. Le personnel affecté est rendu à son administration d'origine, les bureaux libérés et les dossiers disséminés.

Le Maire de Marseille ne juge pas utile de confirmer sa décision, et le gouvernement qui a, quand même !, abondé ce dossier de 11 millions d'euros, n'en dit mot. Ceux, nombreux, qui pensent que ce que la France a accompli là-bas, que ce que les générations qui s'y sont succédées ont réalisé, méritent mieux que cette mauvaise scène de théâtre, n'ont plus qu'un recours: reprendre l'initiative et mener à bien un nouveau projet. Qui correspondra, lui, à leur inspiration

Joseph PEREZ, Président

Le Mot du Président

Six mois sont vite passés ! J'ai une fois encore rassemblé un certain nombre de contributions envoyées par nos camarades. Certaines attendaient depuis des années dans mes cartons !

Que ceux qui m'ont envoyé des articles ou documents à publier ne pensent pas que je les ai oubliés ! Seul le manque d'argent et d'aide d'un ou deux camarades pour composer le bulletin m'empêchent d'en publier trois au lieu de deux par an ! Malheureusement les appels dans ce sens à nos lecteurs n'ont pas eu beaucoup d'écho !

Quand nous arrêterons de publier le bulletin, c'est-à-dire dans quelques années, je ferai faire une reliure afin que la collection ne soit pas dispersée. C'est aussi une condition pour que les bulletins envoyés aux bibliothèques soient donnés en prêt. Les membres de l'association qui le souhaiteront pourront se procurer cette reliure afin de conserver la collection des bulletins dans la bibliothèque familiale !

En ce qui concerne la vie de l'association il faut que vous sachiez que nous avons encore beaucoup à faire pour répondre aux demandes de nos anciens Moghaznis et de leurs familles. Les autres catégories de "Harkis" (sens général) s'adressent aussi à nous quand ils ont fait appel en vain aux administrations !

Il peut paraître étonnant que les dossiers ne soient pas réglés après tant d'années ! Mais vous connaissez l'administration française, je devrais dire "les administrations" ! Le moghazni qui demande la Carte du Combattant doit à nouveau prouver ses services alors qu'il l'a déjà fait pour le Service des Rapatriés ! Lequel Service répond souvent qu'il n'ont pas d'archives, ce qui n'est pas totalement faux (ni vrai) mais comme une partie des archives (égarées pendant de longues années) a été retrouvée et déposée au Centre des Archives d'Outremer à Aix en Provence et comme il n'y a plus de Service Militaire donc plus de "bidasses" pour chercher dans les dossiers, le Service des Rapatriés répond fréquemment qu'il n'a pas d'archives ! Les intéressés s'adressent donc à nous...

Je dois dire aussi que je reçois beaucoup de demandes d'attestations de services en provenance d'Algérie. Il s'agit très souvent de veuves de nos camarades. Elles se font de faux espoirs et pensent que la France ne les a pas oubliées ! Je m'efforce de leur répondre et quand je le peux leur envoie les attestations que je puis obtenir des anciens Officiers SAS. Pourquoi refuse-t-on d'attester ce qui est vrai ?

Un point particulier : l'attribution de la Carte du Combattant aux Algériens résidant en Algérie. La Carte n'est attribuée qu'aux militaires des Unités régulières, pas aux "Supplétifs" (Moghaznis, G.M.S., membres des Groupes d'Autodéfense, Gardes Champêtres, etc...).

Il doit donc se trouver des Algériens favorables au F.L.N., qui ont fait, parce qu'ils n'avaient pas la courage de rejoindre l'A.L.N., quelques mois de services dans une unité, sans avoir peut-être jamais entendu un coup de fusil, qui vont avoir la Carte du Combattant, alors que des Harkis, Moghaznis, G.M.S. G.A.D., qui ont fait acte de volontariat se la verront refuser.

Puisque cela m'amène à exprimer mon écœurement devant une telle injustice, je dois vous dire aussi combien me choque la célébration du 19 mars ! Pour ceux qui étaient en Algérie à cette époque savent que cela signifie abandon de nos hommes (et leurs familles) au couteaux des égorgeurs ! Seule l'ignorance de ce qui s'est passé réellement en Algérie après cette date, ignorance entretenue depuis par les responsables, explique que des gens de bonne foi célèbrent ce jour funeste. Il ne faut pas non plus déplaire aux gros bataillons de la F.N.A.C.A. pour qui le 19 mars est une victoire (commune avec le F.L.N. et les "porteurs de valises" !).

Enfin je dois vous dire qu'un autre problème me préoccupe énormément : l'administration refuse le droit de séjour à des enfants de Harkis (sens général) dont certains sont ou devraient être "Pupilles de la Nation".

Encore un sujet d'écœurement : tous ces films et émissions mensongers sur la guerre d'Algérie ! Mais un dicton d'Europe de l'Est ne dit-il pas : "*L'histoire est écrite par ceux qui ont pendu les héros !*" Heureusement certains ouvrages de nos camarades rétablissent la vérité, il faut les diffuser. (*)

Je termine en remerciant les nombreux camarades qui m'ont adressé des vœux pour l'année 2009 et leur envoie les miens : d'abord la santé !

Daniel Abolivier

(*) Voir la Bibliographie



SÉJOUR À HANOTEAU

17/09/57 au 24/08/58

(suite des mémoires de notre camarade décédé en 2006)

C'est la dernière étape de mon séjour en Algérie, la plus longue mais la plus intéressante et attachante et j'en garde un souvenir inoubliable, avec cependant une pointe de déception, car ce travail admirable de nous tous, Armée et SAS semble n'avoir servi à rien !

Hanoteau est un petit centre de colons agricoles européens avec son église, sa mairie, son café, quelques notables et commerçants arabes et tout autour sur les collines les gourbi des populations arabes ou plutôt berbères, diraient les ethnologues. Au centre, un grand terrain vague, c'est le marché du mardi ; toute la population d'alentour s'y rend pour acheter, écouter les nouvelles, régler les problèmes familiaux ; c'est le baromètre pour nous de la situation politique du moment.

Pour l'instant il est au plus bas ; un mois auparavant, un incident fâcheux avait compromis le marché : l'assassinat d'un partisan suivi d'une action militaire un peu brutale ; les mardis suivants le marché avait été alors déserté, puis il avait repris très lentement ; il a fait un bond ce mardi 24 septembre : six cents personnes présentes, c'est le résultat d'une action de persuasion que la SAS a entreprise.

Je n'ai pas chômé à distribuer les cartes d'identité, recevoir les notables, discourir au micro sur notre action : j'ai ainsi affirmé : *"du côté fellagha, c'est la famine et la mort, nous c'est la vérité et la vie"*, l'atmosphère était assez détendue et les visages souriants ; les vieux m'ont chaleureusement remercié en me serrant la main avec émotion. La

partie était presque gagnée malgré la pression rebelle sur les douars environnants, mais c'est très subtil comme jeu car il faut noyauter les organisations rebelles tout en les détruisant en même temps ; c'est bien la guerre révolutionnaire en plein et une guerre des nerfs. Les colons souffrent assez de cette situation, il n'y a pas une ferme qui n'ait été saccagée, pas une ligne téléphonique qui ait résisté ; les vignes sont à moitié détruites et les meules de paille sont incendiées.

• **24 Septembre** : J'ai à faire à une jeune Sous-Lieutenant fort sympathique du nom de Pène, fils d'un



S.A.S. de Hanoteau - 13 Mai 1958

Officier de Marine ; je l'ai déjà vu aux mines de Breira où son action a été très efficace ; ici c'est la même chose et nous nous entendons à merveille ; il m'a appris que sa soeur est fiancée avec le frère de B. de R.

• **26 Septembre** : J'ai reçu ce matin un notable important qui sort de l'hôpital, blessé par une patrouille de l'Armée, il m'a promis le ralliement de toute une fraction ; cette après-midi, trois autres notables sont spécialement venus pour me connaître, le contact marche très bien .

• **29 Septembre** : J'ai acheté deux magnifiques bureaux en fer et je me

pavane sur une chaise molletonnée. Je photographie mes administrés et leur délivre des papiers en masse et je leur parle en arabe ; je suis noyé dans les papiers administratifs et dans ce langage aussi incompréhensible que le chinois, témoin cette phrase : *"en foi de quoi nous délivrons ce présent certificat pour valoir ce que de droit"*

• **1er Octobre** : Convocation de toute une fraction : c'est à dire deux cents habitants en gros ; il n'en est venu que cent avec l'aide d'une patrouille militaire ; recensement des habitants pour savoir les noms dans toutes les familles.

• **3 Octobre** : Je ne sais pas où j'en suis à Hanoteau au point de vue local, tout le monde veut sortir de la forêt et revenir et aux yeux de cette population, je suis l'homme qui composera, qui sortira les gens de prison et qui pardonnera ; l'engrenage est dangereux ; tout le monde veut me voir et je ne sais pas où donner de la tête ? Demain je serai à Alger dans les bureaux du Gouvernement général pour batailler et obtenir des crédits de construction.

• **4 Octobre** : Alger, j'ai vu mon ancien patron au SLNA, un peu dans l'ombre maintenant mais il est admirable d'ascétisme et de spiritualité. J'ai vu aussi le nouveau patron des SAS : Colonel de Vulpillière ; il est sympathique, il a été Colonel d'Aviation de Aimery ; dans six mois il veut me voir *"dans mon bordj construit et bien installé avec tout le pays pacifié autour de moi"*, m'a-t-il dit.

• **19 Octobre** : Tout à l'heure je vais dîner chez mon gommier dans son gourbi avec sa famille ; je serai



▶ aussi bien qu'à la maison ! En ce moment le pays se transforme à vue d'œil ; ce n'est pas une fraction qui s'est ralliée mais quatre ! C'est à dire tout le douar ; il reste encore le plus gros morceau, le "Sinfita" où se trouve ce massif du Bissa forestier et montagneux et l'on n'y arrivera qu'en partie ; tout cela grâce à l'action du Lt Pène et de la SAS et de tous nos subordonnés qui en mettent un coup ; cela va quand on n'est pas gêné par des ordres supérieurs ; l'autre jour, Pène, déguisé en fellagha avec une djellaba, a passé la nuit avec son escorte auprès d'une mechta ; comme il tambourinait à la porte pour se faire ouvrir et qu'un partisan simulait qu'il était un moudjahidine (FLN), une femme de l'intérieur a répondu : "*Si vous défoncez la porte je vous dénoncerai au capitaine de la SAS !*" Voilà donc le revirement des esprits maintenant contre les fellagha.

• **8 Décembre** : Retour à Hanoteau après une permission d'un mois ; je suis à nouveau dans le bain et en pleine opération militaire depuis trois jours et dont l'aboutissement se trouve justement ici ; il s'agit de rassembler toute la population après leur poursuite dans les djebels ; je dois alors haranguer cette foule debout sur une jeep, puis c'est au tour du capitaine Pigeaud, le nouveau Cdt de Compagnie du 22°RI à Hanoteau : le thème de ce discours psychologique est toujours le même : la France c'est la liberté, les fellagha l'esclavage ; la France parle à votre cœur, à votre tête comme à des hommes ; les fellaghas vous traitent comme le bétail et vous égorgent ; la France c'est vous, c'est nous tous qui voulons le bien ! Puis la foule est divisée par lot : les jeunes, les Anciens Combattants, les notables, les femmes (4° lot) ; maintenant ces catégories doivent extérioriser leurs sentiments et parler ; il faut dire que ce travail psychologique a été préparé après deux jours où ce monde a été parqué, nourri, logé sans qu'un mot ait été prononcé. Ce sont des méthodes nouvelles, mais dira le



Action psychologique

colonel Riotor, Cdt le 22°RI, c'est la réponse de l'Occident à la soviétisation du monde ! Le résultat des opérations a été assez bon ; plusieurs chefs politiques et militaires saisis, beaucoup de documents, une quarantaine d'armes, une trentaine de fellagha au tapis. La nuit dernière, trois fellagha, réfugiés dans une grotte ont résisté deux jours ; ils ont été dénichés par les chiens de l'armée spécialement dressés pour ce combat.

• **9 Décembre** : Après ce raz de marée de l'Armée, tout est redevenu calme comme avant, mais cette épuration a fait beaucoup de bien au pays : j'ai eu pour la première fois des renseignements qui sont venus tout seuls ; je me suis aperçu que tous ces gens qui venaient me voir si aimablement au bureau étaient du camp rebelle et jouaient double jeu avec beaucoup de dextérité ; mais tout ceci est un peu dépassé par la nouvelle politique qui est d'engager la population de notre côté et de lui faire prendre connaissance de ses responsabilités.

Au marché, nous voyons arriver le petit Frère Louis de Bissa : il nous dit entre autres, que les officiers sont très corrects ; cela nous réjouit, mais il a tort d'ajouter qu'il parle des officiers fellagha, cela jette un froid.

• **11 Décembre** : Voici la composition de mon bureau SAS : le secré-

taire s'appelle David, il est fils d'un colon, son adjointe Melle Pierre, fille du maire d'Hanoteau, un commis, Mekaouche, une dame Mme Harrault, femme de mon excellent adjoint de SAS, l'Adjudant Harrault.

• **14 Décembre** : La situation politique est la suivante : au Nord le fameux Bissa où les routes auto sont coupées ; on y va bien sûr mais on n'y voit rien les fellagha sont dans les grottes avec la population du douar Sinfita dont je suis théoriquement le maire ! Au Sud, le Beni Derdjine avec une population que l'on voit, qui vient tout le temps au bureau, qui semble très malheureuse mais qui ne s'engage pas pour nous et joue le double jeu. L'Armée a fait des ratissages souvent fructueux ; la dernière opération a révélé toute l'infrastructure rebelle du coin.

• **16 Décembre** : Mon Conseil Municipal devient très actif ; c'est demain la 2^{ème} séance, on va parler travaux, chômage, impôts. Aujourd'hui, j'étais à Oued Hamelil, à 8 km à l'Ouest d'Hanoteau. Il pleut à verse et la montagne risque de glisser. Le Cne Pigeaud doit ramener à Hanoteau quelques femmes de Sinfita pour leur montrer que la vie est meilleure ici et elles retourneront ensuite pour dire à leurs maris de quitter la montagne des fellagha (action psychologique).

► • **21 Décembre** : Le revirement de la population est très net : dans la montagne il n'y a plus que quelques commissaires politiques avec une trentaine de partisans, tout le monde cherche à bien faire, à part les colons qui ne sont plus dans le coup et qui n'ont vu dans la population autochtone qu'un réservoir de main d'œuvre.

• **22 Décembre** : La terre a tremblé : trois secousses sismiques ressenties à 17h10, 20h05, 4h00 du matin ; la maison était secouée comme un panier à salade ; cela a duré 3 à 4 secondes, avec un bruit comme un bombardement ou un autobus passant à grande allure dans une rue de Paris. C'est assez impressionnant mais il n'y a pas eu de dégâts.

• **24 Décembre** : Noël approche ; je vais passer le réveillon d'abord au mess de l'Armée puis chez les Harauld. C'est drôle de passer la nuit

de Noël dans cette ambiance où les éléments hostiles existent. La dernière fois c'était dans la famille Torrent près de Sétif.

• **30 Décembre** : Le petit frère du Père de Foucauld, Frère Louis est revenu me voir ; il descendait de ce coin pourri de Bissa et semblait un peu découragé car il a peur de ne pouvoir rester neutre au milieu des deux camps. Il m'a dit aussi que depuis l'été 1957, la population du Bissa a pris un virage politique en faveur du FLN et ce choix, rompant toute incertitude, a provoqué une certaine détente dans les esprits.

Cependant le FLN a durci sa position et engage la population à une résistance à outrance ; il intensifie la propagande et tend à des mesures de plus en plus extrémistes ; dans les écoles coraniques, les enfants sont endoctrinés contre la France et chantent des chants en faveur de l'indépendance, mais au

fond d'eux même, ils ont peur comme tous. Le grand snobisme de ces nouveaux chefs et de parler et d'écrire en français.

Le Commissaire qui ne s'intitule plus politique car ce mot a un sens péjoratif, parcourt la montagne ainsi que le "capitaine civil" (homologue de l'officier SAS) pour distribuer des secours et soutenir le moral à la suite des opérations militaires ; c'est un étudiant idéaliste, de tendance modérée, assez franc tireur vis-à-vis de l'ALN (armée de libération nationale). Il existe une malaise parmi les membres de l'ALN car la population est dépourvue de vêtements et de vivres ; l'argent ne circule pas. Pour surmonter le découragement ; les uns et les autres déclarent que l'indépendance n'a lieu qu'une fois et que le sacrifice en vaut la peine ; tous se rengorgent de paroles, vivant dans un complet isolement ; c'est mon impression aussi... **(à suivre)**

Colloques à Paris en Octobre 2008 organisés par l'association "Harkis et droits de l'homme"

J'ai assisté à l'une des conférences dont le thème était le commentaire d'un livre d'un universitaire britannique attaquant la Force Auxiliaire de Police de Paris et ses anciens chefs, Officiers "SAS", membres de l'association. J'avais avisé des camarades de la région parisienne et un certain nombre d'entre eux étaient présents.

Pierre de Roujoux, ancien Adjoint du commandant de la F.P.A.P., le Capitaine Montaner, était présent et a pu défendre l'honneur de cette unité. Il l'a fait avec beaucoup de foi et de talent.

Je crois utile de rappeler ici que la F.P.A. avait, par son recrutement, des liens étroits avec le Service des Affaires Algériennes, les Officiers étaient en majorité recrutés parmi les Officiers SAS et les hommes parmi les moghaznis.

Un des intervenant du colloque, universitaire britannique, auteur d'une intervention au titre significatif : "transfert de pratiques de l'Algérie en Métropole à travers les exemples des chefs de la Force de Police Auxiliaire de Paris" a vu sa tentative de dénigrement échouer !

Je lui ai demandé s'il savait combien il y avait de SAS ! Il n'a pu répondre ! Il ignorait aussi le nombre de SAS et d'Officiers SAS ! Un camarade lui a finalement demandé s'il avait un jour porté les armes pour son pays et cela lui a définitivement cloué le bec !

Il est grave que de telles tentatives de désinformation soient organisées avec des moyens considérables : locaux de l'Hôtel de Ville de Paris - voyages et hôtels payés à des participants dont certains venant d'Algérie - exposition dans les salons du Sénat, etc...

À propos de l'exposition au Sénat, un membre associé de notre association, très dévoué à la cause des Harkis, s'en est vu refuser l'accès ! Il y avait donc une liste d'indésirables qui rappelle des procédés de régimes totalitaires ! Personnellement je n'ai pas essayé de refus mais je n'y étais pas invité et je n'y serais d'ailleurs pas allé !

Autre chose inquiétante à signaler : une journée de ces colloques était réservée aux enseignants et il devait y être distribué aux participants une "mallette pédagogique". J'ai alerté par e-mail le Ministre de l'Éducation, au sujet du contenu probable de cette mallette ! Je n'ai eu aucune réponse !

Cela confirme l'adage déjà cité : "L'histoire est écrite par ceux qui ont perdu les héros" !

D.A.

Coincidence : j'ai assisté à la "Cérémonie d'Hommage aux morts de la Force de Police Auxiliaire de Paris" (voir article dans ce Bulletin) peu de jours après le colloque dont il est question ci-dessus.

VIE QUOTIDIENNE AU SAHARA

PAR PAUL GISCARD CYR 53/55.T

CHEF DU CENTRE ADMINISTRATIF SAHARIEN DE GOUIRET-MOUSSA



Non je ne me prends pas pour Jérôme Monod ! Je n'en ai ni l'âge ni l'expérience, ni les connaissances géologiques. Mais les deux années pendant lesquelles j'ai sillonné le Grand Erg Occidental, du ponant au levant, du sud au septentrion, m'ont laissé des souvenirs qui, pour rester les plus chauds, sont aussi les plus marquants de ma courte carrière sous les armes. Deux ans c'est bien peu, mais c'est l'intensité plus que la durée qui compte.

Fin 1958, je me trouvais en poste à Djanet, dans le Sud du Sahara, au Tassili des Ajjers, le long de la frontière de Libye. J'avais choisi cette affectation à l'issue du stage des Affaires Sahariennes. Djanet, lieu enchanteur, certes, avec un patron de légende, le Commandant Rossi, qui connaissait ce pays aussi bien que sa Corse natale, mais j'aspirais à des activités plus guerrières. Ayant demandé ma mutation dans le Nord, je fus affecté au Centre Administratif Saharien de Gouiret Moussa, dans la région d'El Goléa. En arrivant sur place, je découvris que le C.A.S. était cantonné dans un bordj, au fond d'une vaste cuvette, aux portes du Grand Erg. Le Commandant, exerçant les fonctions de sous-préfet, qui m'accueillit, me fixa comme fonction le contrôle et la protection des nomades de la chebkha s'étendant de Metlili des Chambas à El Goléa, empire bien dérisoire ! Ces pauvres nomades étaient comme moi, attachés à "leur piquet" puisqu'une décision de l'État-Major avait déclaré le Grand Erg zone interdite. Ô subtilité et clairvoyance des états-majors qui savent lire admirablement une carte mais ignorent tout des réalités concrètes de la vie de nomades. Il fallut que le Commandant sous-préfet, soit remplacé par un administrateur civil, venant d'El Oued, pour s'apercevoir enfin que l'erg n'était interdit qu'aux nomades et que les rebelles y circulaient parfaitement à leur guise, il est

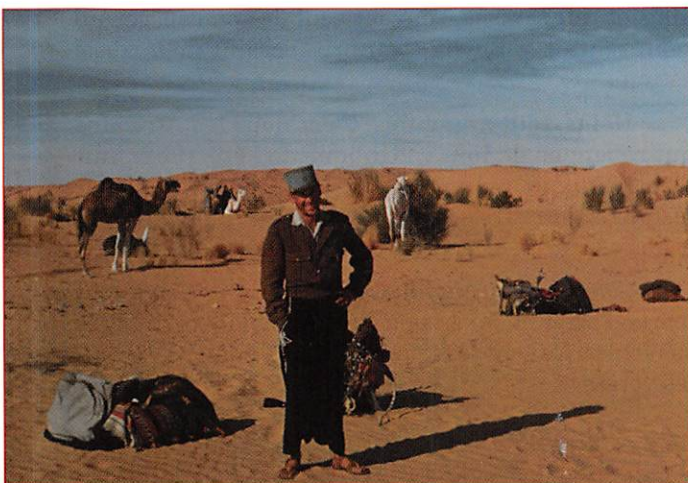


vrai en nombre moins grand que dans le nord de l'Algérie, mais enfin, ils étaient en tranquillité. Ainsi l'arrivée de Pierre Bataillon, me permit de nomadiser durant deux ans dans un des plus grands ergs du monde. Contrairement à ce que l'on croit, l'erg n'est pas un désert total. Une végétation s'y développe après les trop rares pluies, mais surtout à certaines périodes de l'année, les "lialis" (les nuits) durant lesquelles le sable se recouvre de rosée et permet en l'espace d'un jour, voire de quelques heures, grâce au soleil, à une herbe tendre de sortir de terre.

Vivre au quotidien avec les nomades permet de découvrir les nombreuses qualités de ces hommes aux sens prodigieusement aiguisés. Le moindre indice, une pierre déplacée, une ombre qui bouge, une trace inconnue qui croise leur piste, les voilà en alerte. Ils lisent sur le sable à livre ouvert comme le montrent les anecdotes ci-après.

C'est l'histoire, lue à posteriori, d'un far (souris) mangé par une vipère à corne. La trace boursouflée du reptile, au delà de la place brouillée, lieu du carnage, ne laissait aucun doute de l'issue de la rencontre.

C'est la remontée des traces suspectes de deux hommes. Suspectes car il n'y avait qu'un seul chameau pour deux personnes, au Sahara c'est habituellement l'inverse, plusieurs chameaux pour un homme. Suspectes parce que celui qui guidait le chameau marchait dans le creux entre deux dunes et l'autre à mi-pente, ce qui lui permettait de voir ce qui se passait au loin sans dévoiler sa présence. Suspectes enfin, car à un moment, indice indéniable, l'un de mes pisteurs me fit observer que l'homme à mi-pente avait "pissé" debout ! Aucune trace n'avait été laissée, sur le sable, par son saroual et quand on porte un saroual, mieux vaut s'accroupir pour se soulager, sinon on risque d'inonder ses vêtements, et puis c'est la posture traditionnelle. Le saroual saharien, à la différence de celui du Nord, a un fond très ample qui des-



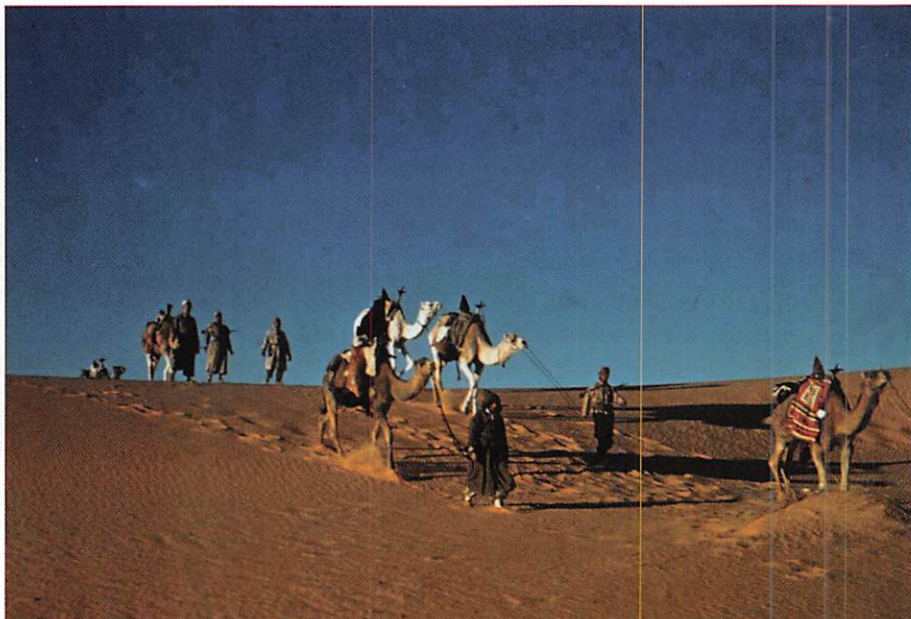
Paul Giscard

► cend à mi-jambe et quand on s'accroupit, ce fond traîne par terre et laisse des traces dans le sable. Cela signifiait que l'homme portait un "pantalon à deux coups" (à deux jambes), donc ce n'était pas un nomade, donc c'était un fellagha. Ce fut confirmé le lendemain.

Qui dira les spectacles féeriques de ce désert ? C'est le spectacle, aux matins d'hiver, d'un erg d'argent à perte de vue, dû aux gelées matinales, spectacle merveilleux et éphémère, que le soleil efface en moins d'une heure.

C'est le soir où une violente tempête de sable nous obligea à nous arrêter sans avoir le loisir de former le cercle réglementaire. Chacun fit baraquier son chameau où il était, "fissian" comme les autres et après avoir dessellé et débâté chacun s'accommoda comme il put des poignées de sable que lui lançait le vent et qui s'insinuaient partout. Personnellement je me suis allongé à l'abri de ma cantine qui devait me protéger du vent. Durant la nuit, par un effet de tourbillon, le sable se creusa près de moi, du côté opposé à la cantine et je tombai dans le trou ainsi formé, ce qui ne m'empêcha pas de poursuivre mes rêves. Au matin, quand le soleil se leva, le vent était tombé et j'assistai, muet d'admiration, au jeu des rayons du soleil qui se réfléchissaient et jouaient dans des myriades de particules de mica descendant doucement des hauteurs où elles avaient été projetées.

Ce sont aussi les contraintes de la vie ordinaire, comme cette scène épique destinée à sauver un chameau (les moghaznis étaient propriétaire de leur monture et pour eux c'était un bien précieux). La veille nous avons traversé une région où poussait du "mekh", sorte de graminée qui contient comme de la farine dans le bout de ses tiges, et lorsque les chameaux en mangent, ils risquent une rétention d'urine, qui, non soignée, les tue. L'une des bêtes du peloton était atteinte. Le moghazni la fit courir sans obtenir aucun résultat et dû employer les grands moyens. Que les coeurs sensibles m'excusent, il essaya d'abord d'utiliser un brin d'herbe sèche pour pratiquer un sondage. N'obtenant pas de résultat il se résolut (Hachek !!! ce qui veut dire "sauf-toi", expression utilisée pour s'excuser de parler d'une chose choquante) à pomper avec la bouche. toute l'opération dura bien une heure



et demie mais le chameau fut sauvé. Toute la journée, le moghazni heureux mais confus, porta son chèche devant son visage.

Combien d'autres anecdotes me reviennent en mémoire en écrivant celles-ci. Les rencontres avec les nomades qui appréciaient notre présence leur permettant d'élever leurs bêtes en se déplaçant "de pâturage en pâturage". La présence de l'infirmier du peloton qui apportait les soins de première urgence à domicile quand les campements se trouvaient à plus de huit jours de marche de l'oasis. Les soirées passées à discuter avec les moghaznis, conteurs émérites, qui évoquaient volontiers leurs souvenirs. Partage fraternel d'une vie simple, au plus près de la nature. Tâche sans doute peu guerrière, mais qui tissait au fil des jours des liens entre ces hommes aux pieds ailés et ce Français, souvent seul de son espèce, qui représentait le Beylik (l'autorité) craint mais aussi estimé.

Hélas, tout a une fin. "C'est nous les Africains qui revenons de loin"... Un jour de l'été 1962, huit d'entre eux ne revinrent pas. Ils furent entraînés par les pieds, sur six kilomètres derrière un camion et égorgés à l'arrivée, pour être restés fidèles à la France.

C'est pour eux et tous ceux qui, comme eux, sont morts d'avoir eu foi en nous que je voulais revivre ces souvenirs. Ce sont les leurs, ce sont les miens, ce sont les vôtres. ■

Paul Giscard
Chef du Centre Administratif Saharien
de Gouiret-Moussa (Région d'El Golea)

DÉCÈS DE NOTRE DOYEN

GÉRARD D'ORTHO



Notre doyen Gérard d'Ortho est décédé le 5 février dernier dans sa cent-huitième année. Il était des nôtres : gérant du domaine de Sidi Salem dans la Mitidja il avait constitué dans sa ferme une annexe de la S.A.S. voisine de Fondouk et Rivet. Il avait recruté ses Moghaznis parmi ses ouvriers agricoles et d'ex-légionnaires. Il était resté sur place après l'indépendance et avait protégé par son prestige ses anciens Moghaznis qui sont tous décédés "de leur belle mort".

J'ai attendu la parution des extraits de presse relatant les honneurs qui m'ont été faits avant hier, m'attribuant la médaille d'or de la Fédération A.M.A.C.I.N.O.T (voir donc au verso) cela vous instruisa sur le triste état dont je suis affligé. Je ne peut plus lire un livre, ni le journal et je n'ai plus aucune notion du temps. Quel qu'en disent les médecins, je dois penser de L'ALZHEIMER ? J'essaie encore pour conserver ce qui me reste de cervelle ? et aimer de tout mon cœur, tous ceux d'en HAUT et d'en BAS (dont vous faites partie) en compagnie du Bon Dieu et de sa MÈRE... nous sommes en pleine Communion des SAINTS... le Paradis s'en trouve déjà et le Bon Dieu ne séparant pas ceux qui s'aiment, j'ai hâte de retrouver ma mère, après 107 ans et mon épouse après 16 ans, ce qui fait de moi un veuf joyeux (il y a bien des veufs joyeux). Il ne faut pas faire parler les morts, il faut leur parler et l'on devine très vite, leurs réponses :
Je remercie ceux qui se sont manifestés pour le mariage de mon petit fils Bernard avec Axelle Favre, une chère fille de grande valeur digne de celles, dont elle va porter le nom
Je vous en embrasse chaleureusement in X
Gérard

mon Colonel
Merci encore Cher Ami de
ce bon lot que vous avez réalisé
et tant vous recevez ainsi qu'à Dieu
Hommages et vœux à votre épouse
de tout cœur
G

Nous avons publié plusieurs de ses contributions dans notre Bulletin (n° 6-18-21-22). Je reproduis la lettre de Gérard d'Ortho du 17 décembre 2008 à notre camarade Bernard Bardet. Elle se passe de commentaires.



Mademoiselle Sid-Cara

"... M. le Ministre, vous venez de me remettre la Croix d'Officier de la Légion d'honneur. Soyez assuré que je l'ai reçue dans l'esprit des Chevaliers d'antan, avec humilité et gratitude, avec bonheur aussi..."

Je suis née dans la douce quiétude d'une famille musulmane qui relève du côté maternel de la noblesse turque, du côté paternel de l'émir Abd el Kader. Je garde de ce lointain passé le souvenir ému d'une atmosphère de spiritualité, de droiture, de beauté - mon père était instituteur depuis une dizaine d'années.

Naturellement, il a scolarisé ses enfants. Je dois dire que mes parents et mes grands-parents, fidèles à l'Émir Abd el Kader, ne voulaient pas que la voie qu'il avait ouverte pour la modernisation de l'Algérie, en symbiose avec les valeurs françaises, se referme. Mais, par une extraordinaire inspiration, ils ont estimé qu'un choc profond était nécessaire pour amener la popula-

tion algérienne à s'engager dans cette voie. Donc, une fille, dans le lieu même de sa naissance, le lieu où sa famille était respectée devait, élevée dans la spiritualité de l'Islam, se construire dans la culture française, au grand jour et à découvert.

Un matin, mon grand-père me prit dans ses bras, m'enveloppa des deux pans de son burnous blanc et me déposa dans la cour de l'école maternelle. Alors que j'entrais dans un monde que je ne connaissais pas du tout, j'ai réagi comme si cela n'était pas nouveau pour moi.

En classe, concentrée sans effort sur mon travail, je réussissais facilement. Je rentrais chez moi le samedi soir avec une médaille accrochée à mon tablier et, en fin d'année scolaire, une couronne de lauriers sur la tête et les bras chargés de prix.

Je ne ressentais ni vanité ni orgueil, ni joie : seulement un sentiment de dignité. Je savais que cela était important. C'est dans cet état de sérieux, de concentration naturelle que j'ai subi avec succès les épreuves du Certificat d'Études.

Je dois dire que je me détendais auprès de ma grand-mère : lui parlant en arabe, je la mettais au courant des faits de ma vie scolaire ; chose curieuse, j'avais alors l'impression de lui raconter une belle histoire, voire, par moment, amusante. J'en étais étonnée et ravie. C'est dans ce même état que je me retrouvais quand je faisais la lecture à ma mère ; et c'est dans cet état encore que j'écoutais, à la veillée, les merveilleux contes arabes.

Après le Certificat d'Études, faute de professeur, le directeur de l'école de garçons qui préparait les candidats au Brevet Élémentaire n'a pu assurer, à l'égard des élèves venus du certificat d'Études qu'une sorte de garderie. C'est donc dans un état

d'engourdissement intellectuel que je suis arrivée au Cours Complémentaire de Philippeville. Je pensais donc mettre un terme à ma scolarité : mais par une secousse, mon professeur ouvrit mon ordinateur cérébral. Lentement d'abord, puis très rapidement, tout a été enregistré. J'étais heureuse. Première de la classe dès le premier trimestre, j'ai gardé cette place jusqu'au Brevet élémentaire puis au concours d'entrée à l'École Normale de Constantine.

Permettez moi, avant de poursuivre, de m'incliner devant mes institutrices de l'époque qui faisaient preuve d'une rare qualité, comme les professeurs que j'ai eus par la suite et comme les institutrices que j'ai rencontrées à l'École d'Application. Sans ces personnes de valeur, je ne serais pas ici aujourd'hui.

Reçue au concours d'entrée à l'École Normale, un barrage systématique et insidieux m'a empêchée de poursuivre des études supérieures ; alors un matin, après une longue méditation, l'esprit vide de toute autre considération, je dis à brûle-pourpoint à mon père ma décision de demander un poste d'enseignante. Je n'avais pas conscience que je lui posais un grave problème. Mon calme profond le lui prouva sans doute. M'ayant bien regardée, "c'est bien, me répondit-il, je m'en occupe".

Je suis convaincue que la directrice, Mme Murraciale a agi pour mon entrée dans la société de l'époque se fasse en douceur, dans un environnement approprié. elle avait découvert et affirmé, à la suite de mes leçons en classe d'application, que j'avais le don d'enseigner. Elle avait reconnu ma valeur. Elle voulait donner la preuve qu'une "indigène", ce que j'étais à l'époque, continuerait d'honorer l'œuvre de la France en Algérie comme son père "indigène" lui-même, le faisait.



► Ce n'est donc pas par hasard que j'ai débuté à l'Ouenza, que je me suis retrouvée avec des amies d'École Normale, ainsi qu'avec les Caviglioli et avec l'Inspecteur M. Léoni qui avait suivi mon ascension depuis l'École Maternelle.

Ainsi, sans interruption, de promotion en promotion, j'ai atteint rapidement le grade le plus élevé.

J'ai bien ressenti des manifestations d'étonnement et de jalousie : c'était un bon signe car on commençait à voir dans les grandes villes comme Bône ou Alger, par exemple, des filles de la bourgeoisie musulmane fréquenter les écoles primaires.

Eh bien, c'est à Constantine que le Destin m'a conduite, au lendemain de la signature de l'ordonnance de la Femme Musulmane, au côté du Premier ministre Michel Debré, pour recevoir les remerciements chaleureux principalement des personnalités musulmanes. Je reviens à mon trajet d'enseignante. D'étape en étape, je suis arrivée aux portes de la casbah d'Alger que je ne connaissais pour ainsi dire pas. nommée professeur de français au Collège Technique de la rue Marengo, ma candidature au poste de direction devenu vacant a été repoussée : je n'étais pas encore française à part entière. Et par conséquent les différences de niveau ne pouvaient en aucune façon jouer en ma faveur. Tant pis !

Néanmoins, j'ai assumé en quelque sorte la direction morale et intellectuelle de l'établissement. Le personnel éducatif et technique se regroupait autour de moi comme les élèves elles-mêmes, comme leurs parents et cela sans que je l'aie recherché en aucune façon.

C'est dans cette situation qu'il arrivait aux adolescentes d'évoquer souvent pour moi l'implacable logique du sort qui leur était réservé.

Le mouvement de solidarité féminine m'a conduite à parler aux femmes dans les conférences et à la radio. Lorsque j'ai fini par accepter de me présenter aux Législatives de 1958, l'un des objectifs majeurs de ma campagne électorale fut la reconnaissance de la dignité de la femme musulmane. En pleine guerre d'Algérie, j'apportais chaque fois un beau rêve à des femmes émerveillées.

Je reconnais avoir mis mes colistiers en difficulté ; au moins une fois, celle où ils m'ont dit que les hommes refusaient de voter pour notre liste à cause de moi, alors même que je leur affirmais que je n'étais qu'une femme, et qu'ils seraient là, eux, mes colistiers hommes pour me freiner. Ils n'avaient rien trouvé d'autre à dire, ils auraient pu d'ailleurs gagner : mais je voulais être élue pour mon engagement.

Je suis donc allée parler à ces mêmes hommes (c'était à Menerville, je crois) : ils ont compris, ils m'ont exprimé chaleureusement leur reconnaissance, ils ont promis de voter pour ma liste. J'avais sauvé notre liste au grand soulagement de mes colistiers. Mais j'étais sûre qu'ils voteraient pour moi aussi. C'était l'essentiel.

Nommée Secrétaire d'État auprès du Premier Ministre, durant trois ans j'ai gagné l'estime du Général De Gaulle, de Michel Debré, de Malraux, du gouvernement et des parlementaires.

L'estime est un bien précieux que nous rapporte le sentiment du devoir, l'abnégation de soi pour une grande cause. J'ai gagné aussi la confiance du peuple algérien et du même coup, le respect du F.L.N.

Par la suite, le même souci de vérité m'a animée au cours de mes missions d'Inspecteur Général de la Santé et des Affaires Sociales - et je crois avoir bien réussi.

Durant cette dernière période, j'ai été associée aux travaux de l'Association des Médecins Rapatriés d'Algérie et de France d'Outre-Mer. J'ai siégé dans les Comités des Ministres des Rapatriés et, l'ancien Ministre Augarde tient toujours à ce que je sois présente aux débats des Associations de Rapatriés.

Laissez-moi vous redire, Monsieur le Ministre, combien je suis touchée de votre attachement aux Harkis et combien je vous suis reconnaissante de m'associer à leurs réunions.

Voilà tout simplement l'histoire d'une Musulmane d'Algérie qui, dans le chemin de sa chance et de son destin, a rencontré le général De Gaulle, pour être la première femme du premier gouvernement de la Cinquième République. Preuve irréfutable du génie de la France et de sa grandeur, dans le grand livre de la Chancellerie, mon nom va rejoindre celui de mon ancêtre, l'Émir Abd El Kader, Grand Croix de la Légion d'Honneur.

À la prestigieuse Assemblée, à vous Monsieur le Ministre, aux absents que j'ai évoqués, je dis du fond du cœur "Merci" comme Colette voulait qu'il fût dit."

**Nafissa Sid Cara
Paris 30 novembre 1994**

Melle Nafissa Sid Cara était née en 1910, elle est décédée le 1^{er} janvier 2002. Le texte de son discours nous a été communiqué par Mme Cécile Lejeune, veuve du Ministre.

Elle est la fille de M. Gérard d'Ortho dont nous avons annoncé le décès dans ce bulletin.

Messieurs,

J'ai la grande tristesse de vous annoncer le décès subit, en août dernier, de mon époux Antoine Béraud. À l'époque Sous-lieutenant au 1^{er} Régiment de Spahis Marocains, il avait choisi les S.A.S.

Il créa en Novembre 1958 la S.A.S. d'El Biod dans le Sud Oranais. Il fut chargé du regroupement des nomades de la région : plus de 1200 familles, autant de khaïmas appartenant à trois tribus différentes : les Ouled Srours, les Raïzaïnas et les Cheragas. Au total 10.000 personnes, un point d'eau important et une petite gare désaffectée dans laquelle s'était installée une section d'un régiment d'Infanterie de Marine (la Coloniale). Dans le domaine administratif, il organisa la mise en place et la tenue à jour d'un État Civil qui n'avait jamais existé sinon dans les tablettes des Cadis. Également, il initia un recensement du cheptel (moutons, chèvres et dromadaires) afin d'établir la liste des propriétaires imposables, mais surtout pour délivrer à bon escient des autorisations de pâturages aux bergers qui gardaient les troupeaux dans les zones sous contrôle.

Il créa une station de pompage avec l'aide du Service Hydraulique de Sidi-Bel-Abbès. Il assura aussi un marché hebdomadaire et assura sa surveillance.

Quand en 1960 la commune d'El Biod fut créée, il lui fallut organiser des élections, établir les budgets de fonctionnement et recruter le personnel. Deux mois après cette mise en place tous les Conseillers Municipaux avaient disparu, enlevés, assassinés ou partis volontairement. Mon mari fut alors désigné maire par délégation, il y est resté deux ans, ce qui lui a permis de célébrer plus de cinquante mariages en référence au Code Civil de la Nation.

Dans le domaine de la lutte contre l'analphabétisation il créa des écoles avec six instituteurs appelés du contingent et mis à disposition par l'Armée. Dans le domaine de la santé, après avoir construit et aménagé sommairement un local baptisé dispensaire, il fallut programmer les soins et obtenir de l'Autorité Militaire la mise à disposition d'un médecin qui consultait tous les matins avec l'aide d'un infirmier également appelé du contingent et d'une aide-soignante secouriste de la Croix-Rouge attachée à la S.A.S.

Dans tout le personnel rattaché à la S.A.S. il ne faut pas oublier les trente moghaznis, dont la moitié avec femmes et enfants, qui logeaient à l'intérieur de celle-ci (une vingtaine d'entre eux avaient également leurs chevaux).

J'aurais beaucoup à raconter, ayant moi-même vécu vingt mois sur les quatre années passées par mon mari au commandement de la S.A.S. d'El Biod dans ce désert perdu. Mon mari était modeste, il aurait pu écrire pour votre journal mais il ne parlait que très rarement de cette période qu'il avait vécue si intensément, si passionnément, mais dont le drame était que sur la cinquantaine de moghaznis et de collaborateurs indigènes de la S.A.S., seule une dizaine a réussi à rejoindre la France, grâce à la Légion Étrangère.

.../...



1961 - Le Lieutenant Antoine Béraud célébrant un mariage



Drôle de façon, me disait-il de remercier ces fidèles compagnons d'armes ; ils avaient choisi le mauvais camp c'est sûr, mais ils avaient confiance en nous, en moi, et je les ai trahis ! ... Inutile de dire et de regretter que les circonstances tragiques de cette époque n'ont pas pu faire que les choses en aillent autrement...

Notre petit-fils Jean a eu l'honneur de présenter le fanion de la S.A.S. d'El Biod en suivant le cercueil de son grand-père, ceci en souvenir de son implication dans cette glorieuse mais douloureuse période de l'Histoire de France.

Veillez agréer Messieurs, l'expression de mes salutations distinguées

Jacqueline Béraud



1960 - Une partie du maghzen SAS El Biod



1959 - Le Lieutenant Antoine Béraud, avec les Chefs de Tribu

Localisation S.A.S. de d'El Biod



Extraits Carte Michelin N° 172



1960 - Vue aérienne d'une partie du regroupement nomade

Lorsque Jacques Soustelle débarque en Algérie, en 1955, dernier gouverneur d'une province malheureuse, nul ne conteste ses qualités d'homme d'action, son intelligence, sa culture exceptionnelle, sa connaissance des civilisations mortes ou déclinantes. Pour tous, il est très vite l'homme encore jeune capable d'appréhender et d'assimiler au mieux les données du problème de l'Algérie souffrante, négligée, sans statut, en révolte souvent à juste titre.

La confiance vient vite. Il sait communiquer avec le peuple Pied-Noir, ce peuple si vivant, comme il a su percer les secrets des peuples morts d'Amérique latine... Quant aux autres, les plus nombreux, les Arabes, les Berbères, les Mozabites, intellectuels ou analphabètes, traditionalistes ou marxistes, c'est par une véritable démarche d'ethnologue qu'il les fera contacter par les hommes et les femmes de son équipe, qu'ils soient de droite ou de gauche, islamisants ou non. Rapidement, il sentira et pressentira toutes les nuances de l'homme et de son terroir à travers les siècles passés, mais surtout à travers ces derniers mois de 1955, si difficiles à interpréter.

Le patron se charge de trier le bon grain de l'ivraie. Il sait qu'en pays musulman la vérité, plus qu'ailleurs, est mouvante, pas toujours cernable, jamais une et monolithique. Ces hommes, ces femmes, qu'il a groupés, il s'en sert comme d'un clavier. L'administrateur et le Caïd rétrogrades lui donnent le "do" d'une certaine couche sociale de population aimant la France du souvenir, tandis qu'un officier supérieur islamisant, plus musulman que Mahomet, lui donne le "la" d'une tranche de population très évoluée, intelligente et rusée, jouant les dadas de ce soldat trop intellectualisé ou de cet intellectuel encore trop militaire.

Dans l'histoire de la conquête, il est frappé par la brève histoire des Bureaux Arabes, dissous en 1871 après la conquête kabyle, ceci à la demande des Pieds-Noirs de l'épo-

que, souvent survivants des insurrections de 1848 et de la Commune, et foncièrement opposés à l'Armée. Il mesure l'erreur commise cent ans avant. L'armée, avec ses moyens et ses hommes, avec son amour traditionnel des populations guerrières d'Afrique, lui semble la seule capable de combler les lacunes affectives et matérielles de ce peuple.

Sous le nom de Section Administrative Spécialisée (SAS), il reconstitue une version moderne des Bureaux Arabes. Très vite, la loi est votée, les moyens mis en place, six cent quatre vingt S.A.S. créées. Soustelle "en ses conseils" et malgré ses conseillers, comme un roi de France, commande et manipule les hommes jeunes et justes que lui expédient les Armées.

En quelques semaines, les S.A.S. s'imposent et leurs chefs deviennent les maîtres -jacques de la pacification. Avant tout "ensembliers" et "coordinateurs", ils seront des bâtisseurs de routes, d'écoles et de dispensaires. Ils seront aussi inspecteurs primaires, Petites Sœurs de Charité, Gendarmes et quelquefois Juges... et j'en passe.

Ils seront parfois incompris de leurs camarades "opérationnels", alors qu'ils sont parfois plus opérationnels qu'eux. Enfin, ils seront en général jalouxés et mal soutenus par une autorité préfectorale imbue de ses pouvoirs et désireuse de faire sentir son autorité à ces militaires qui n'en sont déjà plus. Dans chaque SAS, les moyens restent succincts. Des crédits sont débloqués mais chaque officier doit lui même recruter et mettre en place son équipe. Chaque SAS a droit à quatre ou cinq contrats pour le personnel civil administratif (un adjoint de SAS, un comptable, un radio et un infirmier) et à trente ou cinquante contrats de moghaznis, des supplétifs en principe d'un niveau supérieur aux harkis. S'y ajouteront à partir de 1957 un employé d'agence postale et, en 1958, une attachée féminine chargée des problèmes des femmes. Sou-

vent un jeune médecin du contingent s'occupera de l'Assistance Médicale Gratuite, sous le contrôle de l'officier Chef de SAS. Ce recrutement, pour un chef perdu dans son bled en peine insécurité, était hasardeux et difficile, et là encore, la personnalité du chef de SAS donnait le ton et la qualité à ce conglomerat très disparate d'idéalistes et de fonctionnaires.

Cependant, au fil des mois, et notamment pendant l'année 1956, le service devait s'étoffer en personnel militaire :

- 1) de nombreux officiers rentrant d'Indochine ou arrivant de Métropole et recyclés soit à Paris, soit au Cours des Affaires Algériennes, très tôt mis en place à Alger. Ces cours étaient animés par un corps professoral de grande qualité en provenance des Affaires Indigènes du Maroc, des Affaires Sahariennes ou Musulmanes. La durée du cours était de trois mois. (*)
- 2) de jeunes officiers de réserve sortant de leurs école d'Arme. ils étaient affectés dans les SAS, d'abord comme adjoint, plus tard comme chefs de SAS, et suivaient un cours d'initiation de trois semaines à Alger.
- 3) des officiers de réserve ayant déjà effectué leur service et qui rempilaient par "passion de servir", goût de l'aventure, parfois les deux ou même parfois par besoin de tourner la page d'une autre vie, d'une autre époque.
- 4) des sous-officiers déjà âgés ou spécialisés, destinés à servir d'adjoints ou de chefs de maghzen.

Dans ces microcosmes de l'action, où le recrutement se faisait à la hâte et restait hétérogène par nature, on trouvait plus souvent le meilleur que le pire. Partout où "régnait" un chef de SAS non conformiste, en dépit des hiérarchies réticentes et d'une politique contradictoire, il y avait réussite. Il est certain que la moyenne générale des résultats aurait été considérable-



ment améliorée si on avait imposé une sélection meilleure et un cours de formation plus long et plus pratique, et aussi mieux empreint de philosophie humaniste. (*)

Le corps enseignant était de grande qualité, mais que pouvait-il faire sans doctrine ? Tout cela, les officiers d'active le pressentaient. Ils préféreraient servir deux ans dans les régiments avec des missions précises, des risques calculés et connus, des récompenses non négligeables sur le plan de l'avancement, plutôt que d'aller courir des risques certains et inconnus, en effectuant une mission nouvelle, humble, quotidienne, toujours dangereuse, avec peu d'espoir d'avancement et de récompenses.

En effet, tout en obtenant des résultats pas toujours très concrets, l'officier SAS, détaché de son arme, se sentait orphelin s'il manquait de caractère. Il aurait fallu forger les cœurs et les âmes à la solitude, et graver en lettres de feu à l'entrée du cours des Affaires Algériennes ces phrases de Gandhi dans "Young India" sur le courage méconnu de ceux qui veulent faire la paix, à travers et malgré les guerres populaires. *"Là où il n'y a le choix qu'entre lâcheté et violence, je conseillerais violence. Je cultive le courage tranquille de mourir sans tuer. Mais qui n'a pas ce courage, je désire qu'il cultive l'art de tuer et d'être tué, plutôt que de fuir honteusement le danger. Car celui qui fuit commet une violence mentale : il fuit parce qu'il n'a pas le courage d'être tué en tuant"*.

Dans leur isolement au fond du djebel, les officiers SAS n'ont eu qu'une alternative : le courage tranquille de mourir sans tuer ou bien le courage de ceux qui estiment que, devant la violence physique, morale et mentale de l'adversaire, il faut d'abord et aussi cultiver "l'art de tuer et d'être tué".

Combien de décisions mortelles pour lui ou pour les autres furent prises par ce petit exécutant, sur le terrain ! Seul face à Dieu,

combien de fois devait-il faire appel à la vertu de force, cette vertu cardinale si décriée par l'intelligentsia et cependant si prisée des Musulmans qu'elle aurait dû être l'essentiel de l'enseignement donné.

Enfin, marchant hardiment à contresens des idées reçues d'une administration sclérosée, l'officier SAS aurait dû apprendre à se méfier de la puissance des règles administratives. Pour toutes ces raisons, il y a eu plus d'officiers de qualité moyenne que d'officiers capables de trancher, indépendants de la somme des tyrannies administratives de l'Administration préfectorale et de l'Armée, en perpétuelle divergence. Dans l'enthousiasme de la période Soustelle, tout cela ne fut que peu sensible. Il en fut de même sous le commandement de Robert Lacoste.

Dans un premier temps, les officiers se méfièrent. Ils eurent vite fait de s'apercevoir que ce politique avait les défauts de ses qualités et qu'il maintenait le manche "à pleine pogne et avec poigne". Ce soldat volontaire des combats de l'ombre fut très apprécié par les obscurs de la pacification auxquels il envoyait un message très senti le 28 mars 1956. Il avait compris, lui.

Il écrivait : *"... à la veille des lourds sacrifices que la France va consentir dans le cadre des pouvoirs spéciaux, je tiens à vous dire l'importance que j'attache au succès de votre mission. La France est décidée à frapper sans pitié les coupables mercenaires de la rébellion, mais, sans faiblir, elle continuera aussi à conduire les populations d'Algérie vers un avenir jour après jour meilleur. Persévérez donc dans cette mission profondément patriotique et humaine, la pacification de l'Algérie, qui est le premier objectif du gouvernement"*.

En définitive, Lacoste ne parvint pas mieux que Soustelle à faire bouger les pesanteurs d'une administration "papivore" Celle-ci enchaîna à son bureau l'officier SAS

(*) Pierre Charié-Marsaines est bien sévère ici: le fichier de l'association comporte un très grand nombre d'Officiers de Réserve, anciens "SAS" qui ont fait ultérieurement des carrières civiles brillantes...

(*) Il est inexact d'écrire, comme le fait Pierre Charié-Marsaines, que "seule une petite équipe de jeunes officiers de réserve se cabra et réussit en quelques semaines à inverser le climat psychologique en métropole comme en Algérie"... Mes relations de vingt ans avec les camarades "SAS" et les Moghaznis ou Harkis que nous aidons me permettent d'écrire que ce sont des centaines de militaires de tous grades aussi bien d'Active que de Réserve qui ont aidé les Harkis et amis de la France en général à trouver refuge en France. L'équipe dont parle Charié a eu beaucoup de mérite, mais ils n'étaient pas seuls... Il n'y a pas de statistiques sur les Officiers d'Active qui ont démissionné en 62 pour protester contre la trahison d'un certain général D.G. Ces démissions ont peut-être facilité l'avancement d'un certain nombre de saligauds, peu nombreux heureusement. L'un d'entre eux, colonel aujourd'hui, qui refuse d'attester pour ses anciens Moghaznis, se vante d'avoir liquidé cinq S.A.S. Les fells se sont chargés de liquider ses Moghaznis !

(*) Charié-Marsaines ne cite pas le "Cours Long des Affaires Algériennes" qui durait une année universitaire. Les Officiers élèves étaient destinés à former les cadres de l'Algérie nouvelle. Les professeurs étaient des anciens officiers des A.I. du Maroc et des personnalités éminentes de l'Université d'Alger. Il n'y eu malheureusement que quatre Cours. Il faudrait faire un article sur ce Cours (que j'ai suivi de 1958 à 59).

Daniel Abolivier

▶ de moindre qualité, astreint à la paperasse qui canalise, contrôle et abâtardit l'action pure. Son enthousiasme fut peu à peu noyé sous les règles et les règlements, les directives précautionneuses des préfets, ou des généraux qui les remplacèrent quelques mois en 1958 et 59.

À partir de 1960, feuilles de lauriers et feuilles de chênes voilèrent l'avenir à ces jeunes officiers si différents d'origine et de formation, qui n'avaient comme dénominateur commun que leur manque de formation politique et la méconnaissance d'une véritable philosophie de l'action, applicable à des populations, trompées elles aussi et délaissées depuis longtemps, influencées depuis peu, et finalement - il faut bien le dire - abandonnées à leur sort. On aboutit ainsi au désarmement de

nos fidèles moghaznis et harkis. Sur la fin, seule une petite équipe de jeunes officiers de réserve se cabra et réussit en quelques semaines à inverser le climat psychologique en métropole comme en Algérie. Les Musulmans français qui furent sauvés le furent grâce à eux. (*)

Il convient maintenant de citer, au regard de l'Histoire, le dernier "Ordre du Jour" adressé aux SAS par le représentant de la France en Algérie. Il est daté du 28 juin 1962 : "avec la naissance d'une Algérie nouvelle, le Service des Affaires Algériennes disparaît. Sa part aura été considérable dans l'immense effort entrepris par la France pour que la jeune indépendance algérienne avance dès ses premiers pas d'une démarche assurée (...). En saluant ces sacrifices, je porte solennellement

témoignage d'une action indispensable qui s'est inscrite dans le sol et dans les cœurs et qui, pour avoir su devancer les exigences de notre temps, s'affirmera comme une des bases essentielles de l'Algérie nouvelle que la France s'est acharnée à promouvoir". La dernière page de l'Histoire des SAS, ainsi tournée, n'avait évidemment rien à voir avec ses premières pages. ■

Cdt Pierre Charié-Marsaines

Pierre Charié-Marsaines, né en 1924, a commandé les S.A.S. Bou-Nouh et de Pirette (Gde Kabylie) de 56 à 59. Il a quitté l'Armée en 1962. Il est Vice -Président d'Honneur de l'association...

... Pour avoir vécu personnellement avec mes parents Harkis dans différents camps, je pense qu'il y a eu une très grande exagération à propos de ces milieux fermés. Les chefs et les monitrices n'étaient pas des monstres ou des sadiques comme le prétendent certains ! Beaucoup ont accompli leur mission correctement.

Extrait de l'article d'un fils de Harki, K.D. Bouneb dans le n° 490-491 de "France Horizon".

Journal de l'Association Nationale des Français d'Afrique du Nord, d'Outre-Mer et de leurs amis. Octobre 2008.

M. Bouneb est Dr. en Anthropologie, Psychologue et Psychanaliste.

des conduites tout à fait remarquables.

Certes ces camps n'étaient pas des hôtels trois étoiles ni des "Clubs Méd". ils étaient constitués de baraquements rudimentaires et il y régnait une discipline stricte, mais ils répondaient aux exigences de moment à savoir la prise en charge globale des familles rapatriées dans l'urgence. Malheureusement ces camps n'ont que trop perduré (plus de vingt ans pour certains) et les harkis et leurs familles ont été bonnement tout "oubliés".

Si certains assument haut et fort la filiation harkie et donc leur propre identité, en témoigne un certain nombre d'écrits "Fils de harki et fier de l'être", d'autres en revanche ont toujours honte du passé harki de leur père comme le suggère le titre de l'ouvrage : "Mon père ce harki". Ils ont intériorisé l'image d'un père dévalorisé, méprisé, (mon père était un traître). On est loin de l'image positive et bienveillante qu'avait Victor Hugo de son père : "Mon père ce héros au sourire si doux". Et d'autres encore vont demander

pardon aux anciens militants de F.L.N. comme l'a fait une fille de harki dans une émission de télévision. Qu'a-t-elle commis personnellement comme crime pour agir ainsi, en s'identifiant à l'agresseur. C'est comme si les bourreaux de ses parents devenaient des héros !

Comment peut-on être coupable ou responsable de choix de ses parents ? Il est nécessaire qu'il y ait de part et d'autre une vraie connaissance des faits qui se sont déroulés pendant la guerre d'Algérie. Et il est souhaitable ensuite qu'il y ait une reconnaissance mutuelle des souffrances vécues aussi bien par les harkis que par la population civile en Algérie à cette époque.

Les harkis ne doivent plus être actuellement les boucs émissaires des anciens de F.L.N. et d'une partie de l'opinion publique française ? Ce qui serait plus juste à la fois sur le plan symbolique mais aussi sur le plan de la réalité !

Les Gurkas : une association britannique de soutien à ces anciens "Supplétifs" de l'armée anglaise en Inde vient d'obtenir que le gouvernement de Sa Majesté revienne sur sa décision de refuser le séjour en Grande Bretagne à ses fidèles serviteurs de la Couronne. Les officiers de Gurkas étant maintenant âgés ou décédés, ce sont les filles de ces derniers qui ont fait campagne, allant jusqu'à manifester dans les rues de Londres avec à leur tête une actrice célèbre ! Bravo ! Quelle différence avec notre pauvre pays ! Combien d'Officiers SAS répondraient à mon appel si je leur demandais de manifester à l'Élysée pour obtenir le droit de séjours aux Harkis victimes de discrimination en Algérie ? Il est Vice -Président d'Honneur de l'association...



Service Central des Rapatriés
57, cours du 14 Juillet - BP 119 -
47004 AGEN Cedex

N°

RAP/APA

~~Votre envoi en retour.~~

Monsieur

Vous avez exposé votre situation en souhaitant l'intervention de mes services. J'ai l'honneur de vous faire connaître que le Service central des rapatriés a essentiellement pour mission d'appliquer les différents textes législatifs et réglementaires pris en faveur des Français rapatriés, ce qui n'est pas votre cas.

Par ailleurs, je vous informe que mes services n'ont pas compétence pour toutes les questions relatives notamment :

- à la carte du combattant ;
- à la nationalité française ;
- aux recherches dans l'intérêt des familles ;
- aux pensions de retraite (régime général de la sécurité sociale et code des pensions civiles et militaires de retraite) ;
- au certificat d'hébergement, titre de séjour ou visa d'entrée en France ;
- aux états signalétiques et des services (concernant les militaires, les harkis, les membres des G.A.D...).

S'agissant des anciennes unités supplétives de l'armée existant en Algérie avant son indépendance, le Service central des rapatriés n'est pas dépositaire des archives individuelles ou collectives des groupes mobiles de sécurité, des sections administratives spécialisées et autres maghzens. A cet égard, sauf à produire tous documents originaux probants ayant trait aux services susceptibles d'être revendiqués dans l'une ou plusieurs de ces formations supplétives, aucune suite ne pourrait être donnée à toute demande d'état de services.

Enfin, je porte à votre connaissance qu'en application de la convention du 1er octobre 1980 entre la France et l'Algérie, chacun de ces deux pays n'a à connaître que de ses nationaux en matière de retraite, pour ce qui concerne les périodes antérieures au 3 juillet 1962. Sur ce point, il y aurait donc lieu de vous rapprocher directement des institutions algériennes si nécessaire.

Je précise que toute nouvelle requête se rapportant à l'une des questions visées ci-dessus et ne relevant pas des attributions de mon Service, ne pourrait qu'être classée sans suite.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.

Pour le chef du service et par ordre,
Le chef de bureau

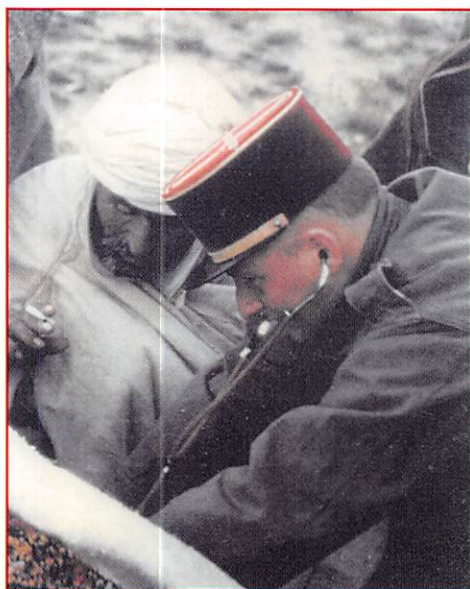
Vs / (S)

**Messages sur le "web"
par un ancien élève à son instituteur en Kabylie
après avoir lu un récit intitulé "un jeune enseignant en kabylie"**

"Cher Monsieur S..., je suis ébloui par ce récit qui me replonge dans les années du CEG comme on se plaît à les nommer ! Merci et tout ce que je souhaite c'est que vous puissiez lire ces lignes. J'étais votre élève, je m'appelle B. Ali. J'ai maintenant 53 ans et je garde un souvenir impérissable de vous, de votre 404 que vous laissiez briller au soleil. Je suis originaire des A... j'habite maintenant à X Je souhaiterais vous écrire une longue lettre".

Autre message du même auteur :

"Puis-je vous demander si je pourrais entrer en contact avec le SAS des Aghribs, M. G. D. Il avait pu permettre l'évacuation en hélicoptère de ma mère gravement malade... L'amitié franco-algérienne continuera à se construire, il est temps d'exorciser les démons qui entravent ce processus naturel".



Jacques Villaret
Nîmes 26 janvier 1932 -
Oglat Troudi (Ferkane) 26 janvier 1960

Jacques, Claude, Louis Villaret est né le 26 janvier 1932 à Nîmes. Élève au Lycée de cette ville, il est reçu au concours de l'École de Santé Navale de Bordeaux mais suit finalement ses études de médecine à la Faculté de Marseille. Il y épousera Monique Jourdan, étudiante en Pharmacie, dont le père est Colonel.

Appelé en novembre 1958, classe 58/2B, il est incorporé à la 9^{ème} SIM, à Marseille où je serai incorporé à mon tour quatorze mois plus tard... Athlètes amateurs pendant nos études, nous nous étions connus dans les années 50 au Stade Marseillais Université Club où nous courrions ensemble, et c'est là que son frère et moi avons appris sa disparition, début 60, alors que j'étais prêt à partir à mon tour en Algérie. Il avait passé le concours des E.O.R. du Service de Santé à Lyon, décembre 1958, puis été embarqué à Marseille le 14 février 1959. Arrivé à Alger le 15, il était à Tebessa le 18, nommé tout d'abord Médecin de la place.

Le 1^{er} avril 1959, il était médecin-aspirant et, le 6 juillet, déta-

ché au poste de Guentis, sur un piton désolé dans les Nementchas, entre Négrine et Khenchela, où j'arriverai à mon tour en avril 1960, sans l'avoir revu...

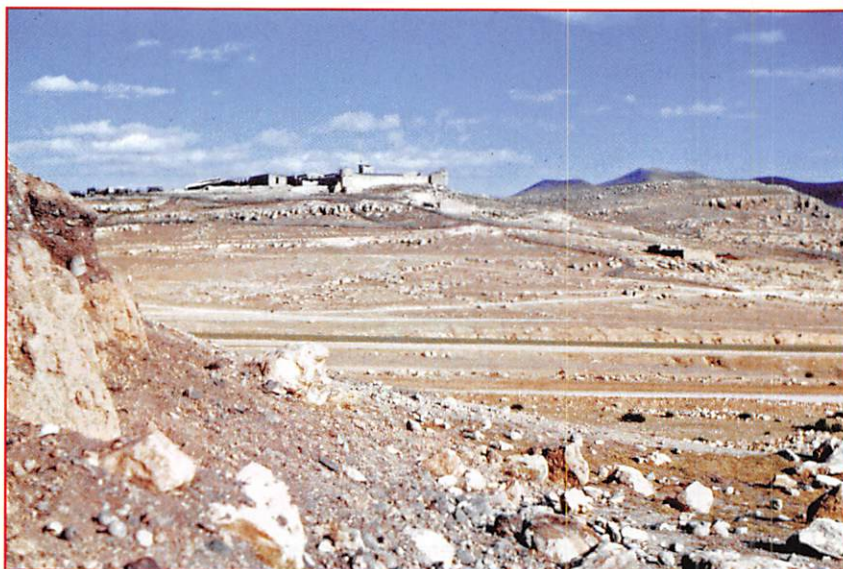
Il sera envoyé à Ain Telidjen, un douar de six mille habitants environ, assistant le médecin-lieutenant de la S.A.S. de Cheria, le Docteur Terrasson, S.A.S. dirigée par la Capitaine Connor, au sein de laquelle j'assurerai les soins dentaires par la suite, comme à la S.A.S. de Troubia. Avec un maigre personnel infirmier, beaucoup de consultants pour des pathologies diverses, dont beaucoup de maladies de peau, d'entérites, etc. Si à Chéria le bordj était magnifique, la S.A.S. de Cheria Bir Mokkadem était moins bien lotie avec ses bâtiments rudimentaires dont les toits de tôle s'envolaient à la première tornade. Dans ces S.A.S, le personnel était plus ou moins sûr...

Le Docteur Villaret avait un bon contact avec la population, par exemple à travers les campagnes de vaccination, et avec l'éducation, les S.A.S. donnaient une image très positive de la France dans cette zone qui venait d'être paci-

fiée par le 1^{er} et le 2^{ème} Étranger et les Paras de Bigeard, ce qui n'empêchait pas les passages de HLL puisqu'on était entre le "Barrage" (ligne Morice sur la frontière tunisienne) et les Aurès. On le constatait par le nombre de chiens égorgés dont les aboiements auraient signalé leur passage.

Jacques Villaret observe avec intérêt les coutumes de ces semi-nomades berbères aux conditions de vie assez dures, devant parcourir des kilomètres pour transhumer avec leurs troupeaux. Nous encadrions d'ailleurs cette "Acha-bah" à travers les zones interdites. Partout les infections sont les mêmes : affections pulmonaires, maladies de la peau, diarrhées, leishmanioses, syphilis tertiaires même parfois...

Il admire les chevaux de la région, apprend à monter. Les Moghaznis sont d'ailleurs souvent à cheval, ainsi à la S.A.S. montée de Guentis qui sera sa dernière affectation après des mois en équipe itinérante, observant la complexité de la situation, le pire et le meilleur chez les Algériens dont certains jouaient un double



Bordj de la SAS de Guentis (Bône-Tebessa)



Jacques VILLARET

ancien élève du Lycée à Nîmes,
ancien membre d'E. B. n'est plus

Médecin sous-lieutenant, il a trouvé la mort en Algérie, voici bientôt un an. Ses obsèques ont eu lieu à Nîmes le 12 janvier en présence de nombreux amis et camarades, profondément émus.

Que les parents, si douloureusement éprouvés veuillent trouver ici, l'assurance de notre sympathie et l'expression de nos très sincères condoléances.
E. B.

PENTECCOTE (1951) au Stade Jean-Bouin de Paris : un jeune lycéen nîmois était déclaré champion de France scolaire de l'épreuve de 800 mètres, catégorie juniors. La même année, il obtenait la deuxième partie du baccalauréat, entrait à la Faculté de Médecine pour commencer des études qu'il devait mener à bonne fin.

Encore que ce soit un devoir bien douloureux, nous voulons évoquer, dans ce journal où le nom de Jacques Villaret fut si souvent à l'honneur, le souvenir d'une silhouette particulièrement attachante.

« Jacques Villaret, nous t'avions vivement remercié, à l'époque, non point tellement d'apporter un titre glorieux à l'Association Sportive du Lycée, mais surtout de donner un sens vrai, et combien réconfortant, à notre mission. Tu avais réalisé, à nos yeux, l'image la plus convaincante de l'adolescent que nous recherchons, parfaitement équilibré, sachant être à la fois un très bon élève et un sportif accompli... »

Soucieux, d'abord, de découvrir par des études sérieuses les perspectives d'un avenir qui s'annonçait souriant, tu désirais trouver dans l'activité physique un complément indispensable en même temps qu'un salutaire délassement. Et tu avais choisi, dans ce domaine, la discipline la plus ingrate, la plus féconde aussi, où l'illusion n'est pas permise, où la valeur s'exprime avec une implacable précision. De l'athlétisme, tu devenais un adepte enthousiaste. Au cours de tes loisirs, tu ne savais résister à l'appel du stade et tu parcourais la piste, inlassablement, de ta foulée souple et élégante, te pliant volontiers aux exigences du chronomètre, sous le regard compétent et amical de M. Vidal.

L'ardeur, la ténacité qui te guidaient dans cet effort solitaire contrastaient avec la douceur et la douceur de ton expression. Sous une timidité parfois tourmentée, se dissimulait l'optimisme tranquille de l'athlète désireux de se surpasser. Ainsi, au palmarès de chaque nouvelle compétition s'inscrivait un vainqueur plus assuré, plus brillant. Et tandis que, aussitôt après l'arrivée, tu t'efforçais de disparaître — comme si tu voulais te soustraire aux compliments mérités, ou ne pas faire de la peine à tes suivants malheureux et souvent, par avance, résignés, dans tes yeux clairs se lisait une joie aussi intense que discrète, la joie d'un être pleinement épanoui.

Tes remarquables exploits (5^m au Championnat de France de cross-country, recordman d'Académie du 1.000 mètres cadets en 2,38" 6/10, champion de France scolaire du 800 mètres juniors en 1'59") qui, parfois, te semblaient lourds, n'avaient pas altéré ton rayonnante simplicité. Car ton talent n'avait d'égal que ta modestie, cette vertu qui fait le charme du champion.



Aussi, tes camarades, toujours nombreux à saluer tes performances te vouaient une affection solide qui ne s'est jamais démentie. Et tous les professeurs que tu avais séduits par ton sérieux, ta gentillesse apprenaient tes succès avec sympathie.

Je n'avais certes pas l'intention de tracer un portrait idéal, mais seulement sincère d'un garçon dont le souvenir a pris place dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu. Tel fut Jacques Villaret, élève du Lycée de Nîmes. Un exemple que l'on voudrait vous proposer, à vous jeunes membres d'« Ecole Buissonnière ».

Georges MARIIGNAN,
Professeur d'Education physique
Lycée de Nîmes.

jeu. Restant un médecin militaire détaché auprès de l'autorité civile, il lui arrive d'accompagner les opérations de l'armée.

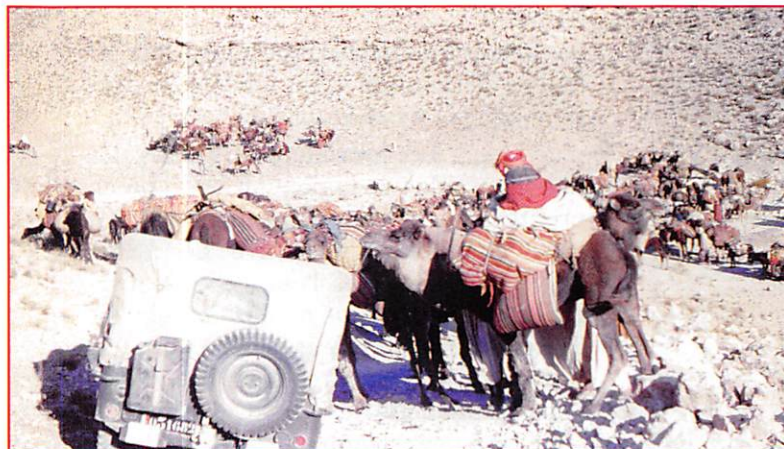
Les S.A.S. procèdent aux contrôles indispensables de la population et on en profite pour faire des campagnes du cutis (6000 en quelques mois) avec des ASRA souvent indisponibles, l'une d'elles se révélant être une fell ! De nombreux rebelles furent arrêtés dont leur chef, Maïdin Ali. Professeurs ou notaires dans le civil, les Sous-Lieutenants de la 1^{ère} Cie du 22 R.T. sont très opérationnels dans le Sta, le Tamarout et l'Oued Hallail. Malgré cela et les captures de plusieurs chefs, le F.L.N. prenait un impôt sur la moisson. À Guentis, généraux et colonels se succédaient pour voir ce piton isolé dans les Némentcha, qualifié d'épouvantable, dans ce désert de cailloux...

On commence à parler de 130 HLL plus offensifs, qui seraient venus de Kabylie pour reprendre le secteur en main et de leur chef Omar la Rafale...

Peu de temps après avoir été décoré de la Valeur Militaire le Docteur Terrasson se tue dans un accident avec sa jeep, et le Commandant Lequeux et le Capitaine Connor voudraient que Jacques Villaret le remplace, tandis que le 457^{ème} GAA succède au 2^{ème} Tirailleurs. Mais ce sera le Médecin-Aspirant Aubaud qui sera détaché aux S.A.S. de Cheria et de Troubia pour y assurer l'A.M.G.

Depuis le 1^{er} septembre 1959, le Docteur Villaret est Médecin Sous-Lieutenant et est affecté, comme il le souhaitait, au peloton monté de la S.A.S. de Guentis au côté du lieutenant Pentecôte, du Sous-Lieutenant de Robien et d'un Administrateur remarquable, Monsieur Grall, homme de grande culture.

C'est l'hiver et il neige sur la Tasbent. Le soir, on écoute souvent de la musique classique. Dans cette ambiance un peu surréaliste s'organise le travail de la S.A.S dont les missions sont multiples. Cet idéal me semblait bien correspondre à ce que ces pauvres gens attendaient de la France : il y avait l'école, des soins; jamais personne auparavant ne s'était soucié d'eux.



L'armée et la SAS escortait l'Achaaba (transhumance)

On construisait une nouvelle S.A.S. pour ce maghzen et ses quarante supplétifs et leurs chevaux. Le médecin Sous-Lieutenant Villaret trouve là toutes les conditions pour utiliser son savoir avec humanité pour le plus grand bien de la population des douars, soignant les oedèmes, toujours les infections, donnait des antibiotiques et ne comptant pas son temps pour ces gens souvent frappés d'anémie, jusqu'à plus de mille malades dans un mois. Son diplôme de médecine tropicale lui facilite cette dure tâche qu'il effectue avec enthousiasme. Il savait ce que signifiait servir dans ces confins du Sud le plus désolé que j'aie jamais vu...

Le soir, après la coupure des groupes électrogènes, il ne nous restait pour nous éclairer que des bougies et nos

lampes à pétrole, faisant un peu de courrier au son d'un Pizon Bros, et on veillait peu car les journées commençaient tôt. Parfois il y avait peu de consultants, ce qui indiquait la présence de rebelles.

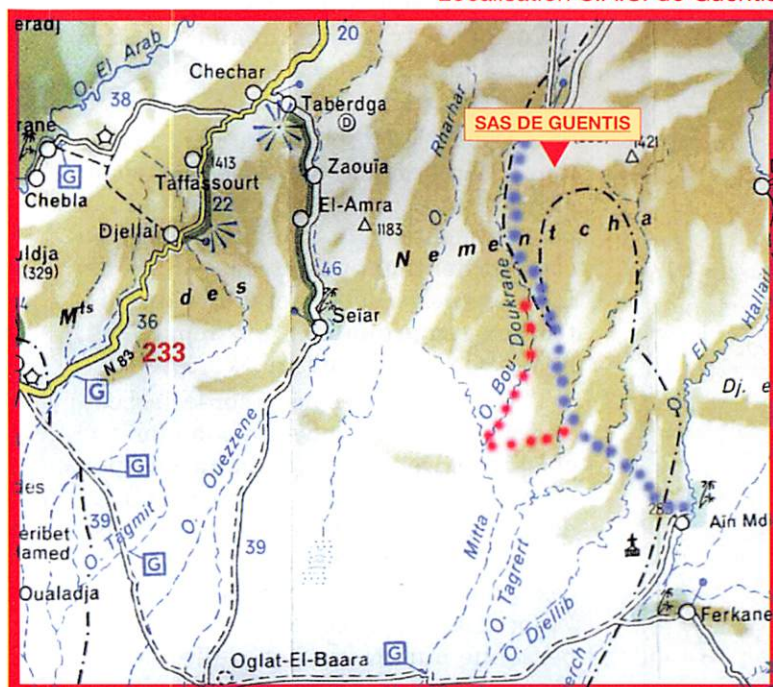
C'est dans ce contexte que le 16 janvier 1960, le Sous-Lieutenant Villaret arrive à Ferkane, en opération itinérante sur Aïn Medla, toujours à cheval, appréciant de pratiquer la médecine pour les nomades. Mais d'autres ne le supportent pas : le 26 janvier, il est enlevé avec le Sergent-Chef Durin (*). Ils seront tués très vite. Le corps du Sous-Lieutenant Villaret sera retrouvé dans un puits en octobre 1960.

Il reçut les insignes de la Légion d'Honneur et la Croix de la Valeur Militaire avec palme à titre posthume, laissant une femme, une petite fille et un fils né au printemps qu'il ne connut pas. La perte de cet officier du Service de Santé si droit et si dévoué resta pour nous le souvenir le plus douloureux de ce qu'on appela par la suite la Guerre d'Algérie. ■

Sous-Lieutenant Jacques Jausseran

(*) En même temps que le Dr Villaret a disparu le Sgt-Chef de l'Armée de l'Air Michel Durin, chef du maghzen monté de la S.A.S. de Guentis.

Localisation S.A.S. de Guentis



Lettre explicative du S-Lt Jausseran 22/10/2003.

Dans cette région, zone interdite pour les civils, se faisait à l'automne une grande transhumance des plateaux froids et arides vers le Sud et les oasis (Ferkane) : l'Acabah. Nous devions les encadrer afin de les protéger des H.L.L. qui sévissaient dans ces endroits perdus. La S.A.S. n'ayant pas assez d'effectifs, avec des moghaznis dont on ne pouvait être sûrs à 100%, l'État-Major s'en chargeait : nous étions donc de nombreux militaires sur place avec le Commando de Chasse du 457ème GAA, des services, dont la Santé, etc, ce qui assurait la sécurité des ces nomades. Inutile de vous dire que le spectacle était haut en couleur : costumes bariolés des Chaouias, tentes et troupeaux, volailles, dans un charivari incroyable. Cela durait trois jours et nous n'avons eu à déplorer aucune attaque. Jacques Jausseran, chirurgien-dentiste, Sous-Lieutenant détaché à temps partiel dans les S.A.S. de Cheria, Guentis, Aïn-Telidjen et Troubia d'avril 1960 à Septembre 1961.



Leçons algériennes pour l'Occident

Le passé et le présent sont comme l'eau et l'huile: ils se superposent sans se mélanger. Nous commémorons ces jours-ci le cinquantième anniversaire de la mort d'Yves Schœn, l'une des figures les plus lumineuses des SAS en Algérie. Dans le même temps, chaque jour nous parviennent des informations venues du Moyen-Orient, de l'Irak et de l'Afghanistan, où ne soldats se battent et meurent. Les hommes qui tombent au combat dans l'éclat de la jeunesse restent éternellement des points suspendus. Leur histoire s'écrit avec des questions. En ce sens ils sont pour nous qui avons vieilli ou pour les générations qui suivent des sources de réflexion presque inépuisables. Les SAS ont presque disparu de notre mémoire collective, emportées par la volonté d'effacer la guerre d'Algérie comme un mauvais souvenir et une Histoire qui n'a pas eu lieu. Pourtant, elles n'ont cessé d'être étudiées dans les écoles d'officiers aux États-Unis. Les stratégies de West Point savent qu'en Irak ou en Afghanistan une partie des obstacles que rencontrent les Américains sont ceux que l'armée française a dû affronter. Le général Petraeus, chargé des fronts irakiens et afghans, a ainsi préfacé un livre de l'officier français David Galula, qui prône une action sur tous les fronts pour contrer un mouvement insurrectionnel. Les SAS en sont l'une des pièces maîtresses : la guerre doit se déplacer à l'échelle de la population, l'armée se fondre dans les villages et assumer des tâches civiles, construire la paix pour éteindre la guerre. Certes, on ne combat pas une insurrection comme on mène l'assaut sur le champ de bataille. Le front est partout et nulle part, dans la rue, à la porte de la maison. Il faut comprendre les raisons de se battre des insurgés et y apporter des réponses,

montrer que la voie de la guerre est une impasse et offrir une alternative. Yves Schœn est un exemple de ce que l'armée française a engagé dans le combat des SAS. Il parlait couramment l'arabe et le berbère, aimait et comprenait l'Islam. Il connaissait les moindres parcelles de son secteur et s'était lancé dans une course contre la montre pour pallier à l'héritage d'un système politique et administratif parfois injuste et toujours archaïque. Multipliant les rencontres avec les habitants des douars, il fut assistant social, chef d'entreprise, médiateur, agent de renseignement et soldat. Sur le papier, loin du terrain, tout est toujours clair. Dans la poussière du moment, c'est autre chose. Ses lettres en témoignent : *"Nous avons parlé de cette guerre bizarre que nous menons ici. Que de problèmes insolubles se posent ! Nous sommes, au nom de certains principes, amenés à agir à l'encontre d'autres principes qui nous sont aussi chers. (...) Je suis persuadé que la question ne sera pas réglée à Paris par une quelconque loi-cadre"*. C'était un être lumineux, comme savent en produire des situations exceptionnelles. Mort au combat, ses derniers mots - *"je meurs"* - furent prononcés

en arabe. Aussi la fin tragique de la guerre d'Algérie, comme les difficultés américaines au Moyen-Orient, nous alertent-elles sur les dangers de recourir à la stratégie contre-insurrectionnelle comme instrument temporaire et non comme un objectif politique. Dans les SAS hier ou dans bien des secteurs sous domination américaine en Irak ou en Afghanistan aujourd'hui cette stratégie prend un pari sur l'avenir de centaines de milliers d'êtres humains, avec à la clé un risque accru de guerre civile et de massacres si l'objectif politique change du tout au tout. Le général De Gaulle à d'abord appuyé le déploiement des SAS. Quatre ans plus tard, il décida de retirer brutalement l'armée française d'Algérie. Le massacre des harkis et de nombreux Algériens qui avaient cru aux promesses des SAS a été l'aboutissement tragique de cette volte-face. Espérons qu'au Moyen-Orient les leçons ont été tirées et que le général Petraeus n'a pas fait que lire la théorie. Le destin tragique d'Yves Schœn est là pour nous rappeler que les soldats ne sont pas des pions ni les populations un échiquier géant pour les stratèges. ■

Cdt Hélié de Saint-Marc

Hommage à Yves SCHOEN.

Le 24 mars dernier en l'Église de Ste Élizabeth de Lyon une messe a été célébrée pour le cinquantième anniversaire de la "Mort pour la France" de notre camarade Yves Schœn, Chef de la SAS de l'Alma (Alger-Maison-Blanche), le 18 février 1959.

Un cérémonie a eu lieu ensuite sur la tombe de notre camarade en présence de la famille de ce dernier, de camarades de sa promotion de St Cyr et de camarades "SAS".

(Voir l'article pages 14 à 17 dans le Bulletin N°27 d'octobre 2007)





Bibliographie

• La Guerre d'Algérie en trente cinq questions

de Jean Monneret

(livre envoyé avec dédicace et prix d'auteur)()

Éditions L'Harmattan - 2008 - 139 pages - 16 euros.

• Une ténébreuse affaire : la fusillade du 26 mars 1962 à Alger

de Jean Monneret

Livre à commander à l'auteur : 28 rue Diderot
94300 - Vincennes. 12 euros + port = 15 euros

• Sections Administratives Spécialisées en Algérie

de Grégor Mathias

Éditions L'Harmattan - 20 euros.

• Par le cœur et par la raison

de Jean-Pierre Sénat

Éditions L'Harmattan - 5/7 rue de l'École Polytech-
nique 75005 Pazris. 32 euros

• Un béret rouge en képi bleu

du Cdt Georges Oudinot

Cdt Georges Oudinot. Mission en Kabylie 56/61
L'Esprit du Livre Éditions Collection Histoire &
Mémoires Combattantes. 29 euros.

D'après ce livre un film documentaire a été réalisé par
Alain de Sédouy. Il est disponible en CD.

• Le Destin d'un Capitaine - DVD

d'Alain Sédouy

SAS de Béni Douala GK

Commande avec chèque de paiement à :

E.C.P.A.D. Département vente : 20 euros l'unité

2 à 8 route du Fort 94205 Ivry s/Seine Cédex

Si ce n'est toi c'est donc ton frère !

Quand je suis arrivé à la S.A.S. d'Irdjen (G.K) en août 59, je ne voulais pas prendre de risques inutiles et j'ai demandé au Commandant de l'unité locale de me donner un Harki comme guide pour visiter mes dix sept villages de montagne.

Lors de ma première visite, en arrivant dans l'un de ces villages, nous avons vu un homme qui se sauvait à toutes jambes en dévalant la ruelle principale en forte pente.

Notre guide a alors crié : "Tirez, tirez, c'est mon frère !"

Nous avons donc tiré sur le fugitif, sans l'arrêter. Nous avons appris plus tard qu'il avait été blessé légèrement à une oreille ! Il avait la baraka ! Il était le chef des rebelles du village.

Son frère, notre guide aussi avait la baraka, car au moment de l'abandon, je ne sais par quelle aberration, il était resté dans son village, preuve de l'effet criminel des promesses de "Paix des Braves" du F.L.N. et de "Qui vous savez".

Le malheureux a alors été victime d'un châtimement barbare et digne de la Bible : il a été lapidé par la population du village, sans doute eux-mêmes sous la menace des vainqueurs. Il allait donc être laissé là à mourir quand un homme est venu et a dit : "Laissez-le moi, c'est mon frère !"

C'était le frère F.L.N. sur lequel nous avons tiré trois ans auparavant !

Encore une histoire qui illustre bien le caractère de guerre civile de la "Guerre d'Algérie" !

Daniel Abolivier

Assemblée Générale de la Délégation Régionale Rhône-Alpes des S.A.S.

Mardi 24 mars 09 s'est tenue à Lyon l'Assemblée Générale annuelle de la Délégation Régionale Rhône-Alpes. Son Président, Jacques Nardina rendu compte de son activité devant une assistance nombreuse. Le Général Faivre a fait ensuite un exposé sur l'action du Comité International de la Croix Rouge dans la recherche des disparus (des deux bords) pendant la guerre d'Algérie et le renseignement pendant la guerre d'Algérie.

"Racket" administratif !

Une préfecture réclame à une personne, "régularisée" après des années d'interventions de notre part, la somme de 138 euros pour établir ses papiers, lesquels sont obligatoires !

Un consulat algérien réclame lui 136 euros seulement pour remplacer un passeport volé !

119 965 :

C'est le nombre de titres de séjour de plus d'un an délivrés à des étrangers par la Préfecture de Police en 2008.... (Statistiques annoncées dans la presse du 22/12/08, "Direct Matin" journal gratuit)... mais nos quelques dossiers de séjour pour des enfants de harkis, dont certains sont Pupilles de la Nation n'aboutissent pas !

RÉGULARISATION PROBABLE DE 88 SANS-PAPIERS

88 travailleurs sans-papiers intérimaires ont levé le piquet de grève qu'ils avaient installé le 3 juillet dernier devant une agence MAN BTP du 10^e arrondissement, ont indiqué hier le syndicat Solidaires et l'association Droits devant. Une réunion doit se tenir demain à la préfecture de Paris qui, selon Droits devant, «doit déboucher sur une régularisation globale des 88, ceux-ci ayant tous obtenu une promesse d'embauche».

"Direct Matin" le
22/12/08 Journal gratuit



Ils nous ont quittés

La famille de notre camarade Hubert de Charry nous a transmis le message suivant à l'occasion du décès de leur père et grand-père : "Papa était très attaché à son passé de S.A.S. Cette période de sa carrière fut certainement la plus riche. Il lisait régulièrement votre publication".

Notre camarade est décédé le 3 novembre 2008 à Rennes. Il appartenait à la promotion "CYR" Union Française. Il avait commandé les S.A.S. de Laperrière (Gde Kabylie) en 55/56 et de Djebel-Aougueb (Constantinois) de 57 à 59.

*

Nous avons appris également le décès le 8 septembre 08 de Guy Rebillard de la S.A.S. de Sahari (Tiaret-Vialar) de 1956 à 1959, ancien d'Indochine et de Corée, il avait été blessé plusieurs fois. Son épouse était à la S.A.S. avec lui comme Institutrice.

*

Notre doyen Gérard d'Ortho est décédé le 5 février dernier dans sa cent-huitième année. (Voir article dans notre bulletin en p. 9)

*

Marc-Albert Henry CYR 53-55 Chef de la SAS d'Aokas (Sétif-Philippeville) est décédé le 21 février dernier. Il animait un groupe d'anciens S.A.S. de la région nantaise.

*

Alain Bougrenet de la Tocnaye, S/Lt Chef de la S.A.S. d'Ouriacha GK Palestro 58-59, est décédé le 13 novembre dernier.

HOMMAGES

Hommage à M. Camillerapp Président fondateur de l'association AMFRA (Aide aux Musulmans Français Rapatriés) le Dimanche 26 Octobre 08 à Rouen à la Halle aux Draps.

Le président Abolivier a assisté à un hommage rendu à M. Camillerapp, fondateur d'une association qui, depuis 1962, a aidé les anciens harkis et autres musulmans français rapatriés de la région de Haute Normandie, d'abord pour leur installation puis dans toutes les difficultés que nos camarades ont rencontrées.

Le Président Camillerapp, grand blessé de guerre et aveugle depuis 1940, a assumé pendant plus de quarante ans la direction de cette action et une nombreuse assistance est venue lui souhaiter une retraite bien méritée.

À ses côtés, Mme Le Pezron, qui a secondé M. Camillerapp pendant toutes ces années, a été également à l'honneur, ainsi que Mme Ouardia Medjadba, Secrétaire de l'Association.

Hommage soit rendu au dévouement de ces trois personnes ! Il faut citer aussi MM Jaseron et Bébéar.



M. Camillerapp et Mme Le Pezron

Cérémonie d'Hommage aux Morts de la Force de Police Auxiliaire de Paris au Cimetière Parisien de Thiais le 3 novembre 2008.

La ville de Paris avait offert une couronne mais n'avait envoyé personne pour la déposer. Comme le responsable de l'association de la F.P.A. s'en étonnait, il lui fut répondu : "l'année prochaine, si vous ne voulez pas de couronne, vous nous téléphonez !"

*Le sort a voulu que le Président de l'Association des Anciens de la Force de Police Auxiliaire de Paris, notre camarade **Haffit Hamchaoui**, décédé en Janvier dernier.*

C'était un excellent camarade, dévoué et souriant. Il avait aussi toutes les qualités requises d'un dirigeant d'association. Il veillait notamment à défendre la mémoire de ses camarades morts en service dans une lutte sans merci contre la subversion et que l'action victorieuse de la F.P.A.P. ne soit pas déformée par les adversaires d'hier et d'aujourd'hui et leurs complices.

Le N° 15 de notre Bulletin (mars 2001) contient un article sur la F.P.A. de Paris.



On l'appelait le „CHIBANI„
et il était mon grand ami.

*Dessin de notre camarade Jean Sliwa
S/Officier à l'Echelon Départemental des XXX de Tlemcen 56-62*

Le bulletin porte le numéro 31 de la série nouvelle créée en octobre 1994.
Les numéros 7 (mars 97) et 8 (février 98) sont des bulletins "internes" n'appartenant pas à la série des "Bulletins Historiques".

Réalisation : Danielle Gérard - tél. 01 34 62 95 76 - Impression : Pan Express - tél. 01 41 83 52 40
Dépôt légal : à parution